

RENCONTRE AUTOUR D'UN LIVRE

DU 28 MARS 2024

Aujourd'hui l'objectif de notre RENCONTRE AUTOUR D'UN LIVRE est de parler de nos Coups de cœur, des livres que nous avons aimés.

Mais c'est aussi le moment de se rappeler un autre coup de cœur que nous avons eu durant toutes ces dernières années, celui de pouvoir partager, découvrir et animer de nombreux débats avec notre adhérent et ami BERNARD, qui avait une place bien particulière entre nous toutes, une compagnie riche et souriante, et surtout un point de vue distancé et riche d'enseignements, toujours sympathique et bienveillant, on appréciait son humour décalé ... tels sont les mots de nos adhérentes à l'annonce de sa disparition soudaine . Il aimait les BD et nous avait fait découvrir et apprécier ce côté littéraire.

Un petit souvenir où nous étions ensemble :



COUPS DE CŒUR :

MES SŒURS, N'AIÉEZ PAS LES MARINS DE GREGORY NICOLAS :

« Grand roman d'amour et d'aventure, Mes sœurs, n'aimez pas les marins rend un hommage bouleversant à ces femmes à qui la mer a tout pris et qui ne renoncent jamais.

1942, sur les côtes de Bretagne. Quatre vies entre petits matins calmes et furie des tempêtes. Celles de Perrine et de son fils Jean, qui, en pleine Seconde Guerre mondiale, décide d'embarquer sur un bateau de pêche à seize ans, contre l'avis de sa mère. Puis c'est la rencontre entre Jean et Paulette, le coup de foudre, la naissance de Pierre.

Quand le bonheur semble installé, c'est la mer qui revient pour l'arracher avec violence. Alors un jour, la jeune Paulette décide de briser les chaînes du destin : Pierre, son petit garçon, ne sera jamais marin. Elle l'emmène à l'abri, comme font les louves, aussi loin du rivage que possible. Mais il faut croire que la mer, encore et toujours, a des ruses auxquelles nul ne peut échapper...

« Mes sœurs, n'aimez pas les marins » a beau être un livre de mer et de mort, il n'est pas un livre triste. Parce qu'il est porté par des femmes qui se succèdent à travers les générations sans pouvoir changer ni le destin de leurs hommes (qui un père, qui un mari, qui un fils) ni leur propre malédiction qui leur fait aimer des hommes aimantés par la mer, il est un hommage extrêmement puissant à ces femmes emprisonnées dans leurs deuils.

Le livre de Grégory Nicolas se décompose en quatre parties : Perrine, Jean, Paulette et Pierre. Perrine est celle par qui l'histoire commence. Elle a perdu son père, Job, en mer. Mais le récit de Grégory Nicolas démarre vraiment avec la génération de Perrine, dont le mari François (le père de Jean) périra également en mer. On est alors dans les années 40.

Jean suivra les traces de son père. Marin puis mort. Entre les deux, il rencontrera Paulette avec qui il aura un fils, Pierre, qui n'aura jamais la chance de connaître son père. A la disparition de celui-ci, Paulette prend la décision de fuir la Bretagne. Elle se tourne vers la montagne pour protéger Pierre de l'attrait de la mer. Mais elle ne fait que quitter Charybde pour Scylla. La montagne recèle de dangers aussi mortels que la mer. Paulette apprend à ses dépens qu'on ne peut pas protéger ses enfants de la vie elle-même et qu'il ne sert à rien de braver la destinée des hommes nés en bord de mer.

Perrine est une femme soumise à la volonté fatale de la mer. Fille de marin disparu en mer, femme de marin disparu en mer, mère de marin disparu en mer : elle endosse tous les rôles avec fatalité. Avec colère aussi bien entendu, mais elle se résigne à devoir accepter ces différents rôles.

Jean, pour sa part, est l'archétype du breton qui n'a pas le choix. Il est tout autant porté vers Paulette que vers la mer. Il a beau promettre à Paulette qu'il abandonnera la mer si elle le lui demande, il en est littéralement incapable. Il y a une forme de fatalité à être marin, qui lie les marins entre eux à travers les générations. Cet héritage, Jean l'écrit à sa mère. Jour après jour, lettre après lettre, à défaut de mots prononcés, Jean couche par écrit, lors de ses sorties en mer, la vie qu'il a embrassée à défaut de la choisir.

Paulette, quant à elle, est une femme forte à l'esprit libre et rebelle. Est-ce que ces traits de caractère seront suffisants pour briser la malédiction familiale liée à la mer ? Perrine et Paulette ne représentent d'ailleurs pas qu'elles-mêmes. Elles sont toutes les femmes de marins liées à leurs

hommes eux-mêmes prisonniers de la mer. Les femmes et les hommes de cette histoire sont une multitude face à un ennemi unique mais qui pourtant les submerge invariablement.

Enfin, il y a Pierre. Cet enfant de la mer, élevé à la montagne, fera les mêmes choix (si tant est, encore une fois, qu'on puisse parler de choix) que son père. Suivant la voie de son père, en connaîtra-t-il aussi le destin ? A vous de le découvrir. Mais Pierre tracera son propre chemin, à la fois pareil et différent de celui de ses ancêtres.

Grégory Nicolas cite, Pagnol : « Oui, les bateaux vont loin. Et d'autres fois, ils vont profond... ». Chez Grégory Nicolas, si de nombreux bateaux finissent au fond de la mer, la profondeur se trouve aussi dans les rapports fraternels entre les marins, dans les histoires d'amour qu'il raconte, dans les sentiments humains et les pensées de ses protagonistes décrits dans ses livres. » (bibliosurf)

Pour info : Les sites ci-dessous sont très intéressants pour connaître la vie des femmes de marins et complémentaires après la lecture du livre.

Podcast : souvenirs de femmes de marins

Route/terre – voix des femmes de marins Douarnenez – Radio Conquet

LE GOUTER DU LION D'ITO OGAWA :

« Elle qui a toujours donné de son temps aux autres, pour leur bonheur, elle décide d'écouter son cœur et de faire ce qui la rendra heureuse, elle. Elle n'a pas envie de devenir un fardeau pour son père, récemment remarié, qui se ferait un sang d'encre s'il apprenait son état. Pas envie de prendre de place ni de faire trop de bruit. Elle ne souhaite qu'une chose : profiter du temps qui lui reste à vivre.

« Je me suis surprise à envier ceux qui pouvaient sauter dans un avion et partir en voyage sans se soucier du reste. Puis j'ai été frappée par la pensée que le bonheur, c'était d'avoir la certitude qu'il allait toujours y avoir un lendemain. »

La voici donc sur une des îles de Setouchi, dans la mer intérieure du Japon, « *une colline en pente douce, aux allures de meringue, une meringue légère et aérienne* ». Ici, elle trouve refuge dans la Maison du Lion, gérée par une certaine Madonna. Pas un hôpital ni un quelconque autre lieu de mort. Au contraire : c'est un lieu de vie, d'accueil, où tous les pensionnaires sont traités pour apprécier au mieux le temps qu'il leur reste à vivre. Pas de règles, pas d'obligation, autre celle d'utiliser leur temps comme ils le souhaitent. Aller à leur rythme, faire ce qui leur plaît quand ça leur chante — vivre comme ils l'entendent, jusqu'à la dernière seconde.

Le goûter du lion traite d'un sujet complexe et difficile, quasiment tabou dans notre société : celui de la mort — pourtant traité avec une plume solaire par l'auteur. La perte de l'autre reste triste, bien sûr. Le manque ne peut pas être effacé. Pourtant notre protagoniste nous aide à aborder cette réalité avec le sourire, tout en douceur.

Comme à son habitude, Ito Ogawa nous offre des descriptions gourmandes de la vie, avec ces apparitions récurrentes de la nourriture entre les pages de ce roman. Sans pour autant plonger aussi profondément dans le pouvoir que recèle la nourriture, comme avec *Le restaurant de l'amour retrouvé*, ce nouveau texte a de quoi donner faim...

Les descriptions sont précises, évocatrices, elles transportent jusqu'à imaginer à son tour manger toutes ces choses qui passent entre les mains de la narratrice ; les goûters du dimanche, ces moments si précieux, viennent serrer le cœur. Chaque semaine, une recette est tirée au sort : une recette qui, pour un résident, évoque un moment unique lié à un goût, un repas, une personne, un sentiment. Un morceau de vie, à revisiter une dernière fois.

Mais voilà : une fois la lettre écrite et déposée dans la boîte à cet effet, aucune certitude de voir un jour sa recette choisie par la main du destin.

Le pouvoir de ce livre, c'est de ne jamais faire de faux-pas, de ne jamais s'enliser dans une quelconque mièvrerie. Tout est mesuré, juste, et d'une sincérité tout particulièrement touchante ». (Actualité)

DEUX PETITS PAS SUR LE SABLE MOUILLE d'ANNE DAUPHINE JULLIAND :

« L'histoire commence sur une plage, quand Anne-Dauphine remarque que sa petite fille marche d'un pas un peu hésitant, son pied pointant vers l'extérieur.

Après une série d'exams, les médecins découvrent que Thaïs est atteinte d'une maladie génétique orpheline. Elle vient de fêter ses deux ans et il ne lui reste plus que quelques mois à vivre. Alors l'auteur fait une promesse à sa fille : "Tu vas avoir une belle vie. Pas une vie comme les autres petites filles, mais une vie dont tu pourras être fière. Et où tu ne manqueras jamais d'amour ".

Ce livre raconte l'histoire de cette promesse et la beauté de cet amour. Tout ce qu'un couple, une famille, des amis, un nounou sont capables de mobiliser et de donner. Il faut ajouter de la vie aux jours, lorsqu'on ne peut plus ajouter de jours à la vie. »

LE CLUB DES VEUVES QUI AIMAIENT LA LITTÉRATURE ÉROTIQUE de BALLI KAUR JASWAL :

« Londres, de nos jours

Âgée d'une vingtaine d'années, Nikki vient d'abandonner ses études et travaille dans un pub en attendant de trouver sa voie. Une émancipation peu courante pour une jeune femme sikh. Jusqu'au jour où, partie déposer une annonce au temple de Southall pour sa sœur en quête d'un mariage arrangé, Nikki tombe sur une étonnante offre d'emploi :

« Association sikh recherche animatrice pour atelier d'écriture réservé aux femmes. »

La bonne aubaine pour Nikki, Londonienne de vingt-deux ans, en quête désespérée d'un petit boulot.

Mais alors qu'elle pensait former des apprenties romancières, Nikki se retrouve face à un public inattendu : une dizaine d'Indiennes, de tous âges, majoritairement veuves, souvent analphabètes et dotées d'une imagination très, très fertile. Écrire ? Pensez-vous ! Elles, ce qu'elles veulent, c'est raconter : le choc culturel, la vie de famille, l'éducation des enfants. Raconter encore l'amour, le sexe et tous ces fantasmes enfiévrés qui leur traversent si souvent l'esprit. Raconter aussi la solitude, la soumission aux hommes, la violence, parfois.

Alors que la fréquentation de ce club débridé augmente de semaine en semaine, Nikki s'interroge : comment porter ces histoires au-delà des murs de la maison de quartier ? La jeune étudiante a une idée. Mais libérer la parole des femmes n'est jamais sans danger...

Née à Singapour, Balli Kaur Jaswal a passé sa vie entre le Japon, la Russie, les États-Unis et l'Europe. Premier de ses romans publié en France, *Le Club des veuves qui aimaient la littérature érotique* a rencontré un fort succès lors de sa publication internationale et a été sélectionné par Reese Witherspoon pour son fameux book club.

Le club des veuves qui aimaient la littérature érotique est bien plus profond que ce que son titre laisse paraître. C'est un roman original et engagé qui fait réfléchir sur la place des femmes orientales en Occident.

Tirillées entre leurs traditions ancestrales et leurs libertés individuelles, les femmes de ce club débridé vont choisir de s'affirmer et de vivre librement quand d'autres vont rester ancrés dans les traditions et porter au pinacle l'honneur de leur famille et de leur communauté.

Entre honneur et horreur, Balli Kaur s'insinue habilement dans les interstices d'un acte barbare qui affecte un large éventail de cultures, de communautés, de religions et d'ethnies. Si elle possède l'art et la manière de créer des personnages crédibles et attachants, elle condamne néanmoins sans appel ces meurtres perpétrés aujourd'hui encore dans de nombreux pays du monde.

Développée avec humour et légèreté, son intrigue est une dénonciation du modèle patriarcal et un rejet pur et simple de cette culture de violence et de contrôle des femmes. Les mariages forcés, les violences conjugales, l'assujettissement et la soumission psychologique et matérielle des femmes à leur mari sont autant d'exemples au service du maintien du conservatisme oriental. Tout au long du roman, on le voit, cette subordination des femmes conduit à des situations de déférence, de dépendance et de pauvreté. C'est profondément révoltant !

Même s'il faudra encore beaucoup de temps pour changer des attitudes aussi profondément enracinées, Balli Kaur Jaswal reste optimiste et positive. Loin de plomber les espoirs, elle prouve avec *Le club des veuves qui aimaient la littérature érotique* qu'il est possible d'agir, même à très petite échelle, pour améliorer le statut et la place des femmes dans la société. Son roman est particulièrement éclairant, stimulant et mobilisateur ! Une magnifique leçon de tolérance et un espoir pour toutes les femmes du monde, qu'elles soient de culture orientale ou occidentale ! » (bibliosurf)

SEMEUR D'ESPOIRS D'OLIVIER LE NAIRE ET PIERRE RABHI :

« Ce long entretien est l'occasion pour Pierre Rabhi de s'adresser aux autres, mais aussi à lui-même, comme il ne l'avait jamais fait jusqu'à présent. Et d'approfondir sa réflexion tout en restant, selon son habitude, concret, humain, terrien. Et plus que jamais philosophe et poète.

La pensée de Pierre Rabhi, paysan, philosophe et écrivain, gagne un public toujours plus nombreux et fervent, sans doute parce que son discours n'a jamais semblé si actuel dans un monde rongé par le doute et les désastres écologiques. Au fil de ce long entretien accordé à Olivier Le Naire, il aborde des thèmes aussi divers que la religion, l'amour, la vieillesse, le désarroi des jeunes, le sens de l'histoire, la non-violence, le travail, l'éducation, le statut de la femme, le nucléaire, la politique... et bien sûr l'écologie. Il confie ses doutes et ses questionnements ; il évoque son parcours franco-algérien, sa famille, ses amis chers, et ces paysans ardéchois qu'il fréquente chaque semaine au marché depuis un demi-siècle. Portées par sa langue poétique et terrienne, profondément humaine, ses paroles inspirent un nouvel espoir à tous ceux qui cherchent d'autres valeurs que celles qui dominent et corrompent le monde contemporain. » (sens critique)

NE SOUS UNE BONNE ETOILE D'AURELIE VALOGNES :

« A l'école, il y a les bons élèves modèles... et il y a Gustave.

Depuis son radiateur au fond de la salle, cet éternel rêveur scrute avec curiosité les oiseaux dans la cour ou les aiguilles de la pendule qui prennent un malin plaisir à ralentir chaque jour. Il aimerait rapporter des notes presque parfaites à sa mère, mais ce sont surtout les convocations du directeur qu'il collectionne pendant les cours. Pourtant, Gustave travaille avec acharnement durant tous les soirs. Il passe plus de temps sur ses devoirs que la plupart de ses camarades, mais contrairement à Joséphine, sa grande sœur pimbêche et première de classe, cela ne rentre pas dans l'ordre. Pire, certains professeurs commencent à le prendre en grippe et à le croire fainéant.

Parfois, il suffit d'un rien pour qu'une vie bascule du bon côté... Un roman universel, vibrant d'humour croustillant et d'émotion constante. »

N'ESSUIE JAMAIS DE LARMES SANS GANTS DE JONAS GARDELL :

« 1982. Rasmus vient d'avoir son bac et quitte enfin sa campagne, le Värmland, pour Stockholm où il va pouvoir être lui-même et ne plus se faire traiter de pédé mais l'être vraiment.

Benjamin vit selon les préceptes religieux et le prosélytisme inculqués par ses parents, Témoins de Jéhovah. Sa conviction vacille le jour où Paul, qu'il est venu démarcher, l'accueille avec simplicité et bienveillance, et lui lance "Tu le sais, au moins, que tu es homosexuel ?"

Rasmus et Benjamin vont s'aimer. Autour d'eux, une bande d'amis qui se sont choisis comme vraie famille. Ils sont libres, insoucians. Quand arrive le SIDA.

Face à une épidémie mortelle inconnue, toutes les politiques sociales ou sanitaires du « modèle suédois » échouent. Les malades séropositifs sont condamnés à l'isolement et à l'exclusion. Un témoignage unique sur les années sida, un roman bouleversant. »

L'ARCHIPEL D'UNE AUTRE VIE D'ANDREI MAKINE :

« Aux confins de l'Extrême-Orient russe, dans le souffle du Pacifique, s'étendent des terres qui paraissent échapper à l'Histoire...

Qui est donc ce criminel aux multiples visages, que Pavel Gartsev et ses compagnons doivent capturer à travers l'immensité de la taïga ? C'est l'aventure de de cette longue chasse à l'homme qui nous est contée dans ce puissant roman d'exploration. C'est aussi un dialogue hors du commun, presque hors du monde, entre le soldat épuisé et la proie mystérieuse qu'il poursuit. Lorsque Pavel connaîtra la véritable identité du fugitif, sa vie en sera bouleversée. La chasse prend une dimension exaltante, tandis qu'à l'horizon émerge l'archipel des Chantars : là où une "autre vie" devient possible, dans la fragile éternité de l'amour.

«Je ressentis pour lui non pas de la sympathie mais cet attrait qui devait unir, dans les temps immémoriaux, deux solitaires se croisant dans une forêt sauvage.»

KIKI DE MONTPARNASSE DE JEAN-LOUIS BOCQUET ET CATEL MULLER : (Roman graphique – collection Les clandestines de l'histoire)

« Dans le Montparnasse de bohème et de génie des années 1920, Kiki réussit à s'extraire de la misère pour devenir l'une des figures les plus charismatiques de l'avant-garde de l'entre-deux-guerres. Compagne de Man Ray auquel elle inspirera ses photos les plus mythiques, elle sera immortalisée par Kisling, Foujita, Per Krohg, Calder, Utrillo ou Léger. Mais si Kiki est la muse d'une génération qui cherche à évacuer la gueule de bois de la Grande Guerre, elle est avant tout une des premières femmes émancipées de ce siècle. Au-delà de la liberté sexuelle et sentimentale qu'elle s'accorde, Kiki s'impose par une liberté de ton, de parole et de pensée qui relève d'aucune école autre que celle de la vie ...

Jamais Kiki ne fera la même chose trois jours d'affilée, jamais, jamais, jamais ! »



LE TOUR DU MONDE DU ROI ZIBELINE DE JEAN CHRISTOPHE RUFIN :

« Conteur hors pair, Jean-Christophe Rufin emmène son lecteur dans des lieux inconnus et incertains à la veille de la Révolution Française, avec une facilité déconcertante.

Jean Christophe Rufin revient à ses premiers amours, à savoir le roman à caractère historique, après avoir goûté à l'essai, et même au roman d'anticipation.

Le titre lui-même est une invitation au voyage puisqu'il nous parle de tour du monde et d'un personnage que le grand public ne connaît pas. Dès lors, va-t-on rentrer dans de la fiction pur ou dans la biographie romancée ? Les notes en fin de page et la quatrième de couverture précisent que l'histoire est authentique ; Rufin l'a romancée pour en faire un texte à deux voix (les deux protagonistes, en l'occurrence un couple) aux tons et aux sensibilités différentes.

Celui qui deviendra le Roi Zibeline est Auguste Benjowki, un jeune noble né en Europe Centrale, dont l'éducation lui a valu d'être parfaitement bilingue en langue française, et dont les aléas de sa famille et son pays (la Hongrie) le forcèrent à voyager et prendre son destin en main.

C'est lors de ses pérégrinations, en l'occurrence à la période où il était prisonnier en Sibérie, qu'il fit la connaissance d'Aphanasie qui allait devenir son épouse dévouée.

Auguste et Aphanasie racontent leur histoire à Benjamin Franklin, père fondateur des Etats-Unis. Les aventures du couple ont au moins le mérite de le tirer d'un ennui profond et de sa léthargie persistante. Très vite, il est subjugué par les exploits d'Auguste, de sa facilité à anticiper les obstacles et à négocier avec les populations locales. Enfin, la personnalité même d'Aphanasie le fascine...

"Il y a deux manière opposées et cependant comparables de punir un homme : le condamner à l'enfermement ou le jeter dans l'infini. J'avais jusque-là fait l'expérience des geôles et goûté de leur cruauté. J'avais crié dans des cachots et frappé des poings sur leurs murs. Il me semblait que j'avais éprouvé le pire. C'est que je n'avais pas connu la Sibérie".

Mais au-delà du récit d'exploration, c'est tout un contexte politique et économique qui est expliqué. Nous sommes sous le règne de Louis XV et la pensée philosophique de l'Encyclopédie a fait son chemin et a réuni de nombreux adeptes. Les notes de Bougainville prises lors de son tour du monde et rassemblées en livre ont émerveillé les populations des salons littéraires et ont confirmé un regain pour l'exotisme.

Benjowski est un explorateur de plus mais il arrive à une période charnière où le colonialisme prend de l'ampleur et le sens même du mot liberté prend toute sa valeur.

"Alors, ce que vous entendez par la liberté, c'est l'inconnu, c'est le monde entier ouvert à votre carrière, c'est le meilleur s'il vous est destiné et le pire s'il doit vous advenir".

Le contexte économique se greffe au plaisir du voyage. Benjowski va l'apprendre à ses dépens...

C'est toute une époque que Rufin ressuscite, n'hésitant pas à adapter le style narratif, à prendre le temps de la description ou à resituer un contexte politique.

Oublié en France mais encore célébré sur l'île de Madagascar, Bejowski sort de l'oubli. *Le Tour du monde du roi Zibeline* est un roman historique, fort de sa recherche documentaire et de l'inspiration romanesque de l'auteur.

"Toute notre monde réuni, je m'embarquai pour Madagascar. En vue des côtes, je fus envahi par un étrange sentiment de fierté et de terreur. C'était la terre offerte à ma conquête, le pays où le roi de France m'avait chargé d'aborder. J'avais habité bien des contrées sans jamais pouvoir m'y regarder comme chez moi ; cette fois, j'avais la troublante impression d'être enfin sur le point de toucher à l'ultime rivage, au lieu qui m'était destiné". (Bibliosurf)

CE QU'ELLE A LAISSE DERIERE ELLE D'HELENE MARIE WISEMAN :

« 1995. Dix ans auparavant, la mère d'Izzy Stone a tué son mari d'un coup de fusil, alors qu'il dormait. Dévastée par la folie de sa mère, Izzy, qui a maintenant 17 ans, refuse de lui rendre visite en prison. Elle a depuis été accueillie par une famille d'accueil. Ses « parents » travaillent pour le musée local et décident d'inscrire la jeune fille dans leur groupe. Sa mission : les aider à cataloguer les objets trouvés dans un asile abandonné depuis des années. Et au milieu de monceaux d'affaires, Izzy va découvrir des lettres jamais ouvertes, un vieux journal intime... et une fenêtre vers son propre passé. 1929. Clara Cartwright a 18 ans. La jeune femme est prise en étau entre ses parents autoritaires et son amour pour un jeune immigrant italien. Furieux qu'elle ait rejeté un mariage arrangé, son père l'envoie dans une chic résidence pour « malades nerveux ». Mais les Cartwright perdent leur fortune lors du krach boursier qui va suivre. Ne pouvant plus payer les soins de Clara, la jeune femme est transférée à l'asile public... Même si Izzy fait face aux défis d'un nouveau départ, l'histoire ne cesse de l'entraîner dans le passé. Reconstituer le destin de Clara va obliger à réexaminer ses propres choix, avec des résultats... inattendus. »

DESENCHANTES DE MARIE VAREILLE :

« La disparition de Sarah Leroy, quinze ans, a bouleversé la petite bourgade de Bouville-sur-Mer et ému la France entière. Dans chaque foyer, chaque bistrot, on élaborait des hypothèses, mais ce qui est vraiment arrivé, personne ne l'a jamais su.

Vingt ans plus tard, Fanny revient sur les lieux de ce drame qui a marqué sa jeunesse. Et c'est tout un passé qu'elle avait préféré oublier qui resurgit... Car l'histoire de Sarah Leroy, c'est aussi un peu la

sienne, et celle d'une bande de filles qui se faisaient appeler les « Désenchantées ». Une histoire qui a l'odeur des premières cigarettes et du chlore de la piscine municipale, des serments d'amitié et surtout, des plus lourds secrets.

Avec finesse et un vrai sens du suspense, Marie Vareille met à nu les rouages de l'amitié féminine dans un roman d'apprentissage captivant et rempli d'émotion. » (babelio)

LECONS DE MC EWAN :

« Lorsque s'ouvre le récit, Roland Baines, trente-sept ans et vivant de ses petits métiers, se retrouve seul avec Lawrence, son fils âgé de six mois. Alissa vient de les abandonner tous deux, avec pour seule explication qu'elle s'était trompée de vie. Pour Roland commence une longue rumination de ses échecs, lui dont l'existence a sauté brutalement, comme celle de l'auteur, de Tripoli où son père, officier écossais de l'armée britannique, était en poste, à un pensionnat britannique, fut comme « reprogrammée » à partir de ses onze ans par l'influence d'un professeur. Si, dans la vie réelle, ce « professeur extraordinaire » transmet à Ian McEwan le feu sacré de la littérature, geste essentiel dans le parcours du futur écrivain, le rôle est tenu dans le roman par un professeur de piano, autoritaire et possessive, qui, éprise de l'adolescent plus encore que de ses réels talents musicaux, le tiendra sous son emprise sexuelle entre ses quatorze et seize ans. Une expérience – en ces années 1970 où d'aucuns défendaient la pédophilie au nom de la liberté sexuelle – qui devait secrètement, mais irrémédiablement, bouleverser sa future vie sentimentale, lui interdisant longtemps le bonheur, mais aussi mettre un terme à ses études et gâcher son avenir artistique. Ainsi réduit à la précarité, seul et sans formation, c'est lui qui, plus tard, se retrouvera empêché, comme les filles-mères autrefois, par une paternité célibataire dans des conditions économiques difficiles.

On le voit, l'ironie n'est pas exempte de ce récit d'une réalité parallèle, produit d'événements aussi fortuits que celle vécue en vrai par l'auteur, que la narration s'emploie à malaxer avec les mêmes ingrédients historiques. Fait des mille riens – et pourtant – d'une existence anonyme, ce récit de toute une vie est aussi, avec un naturel incroyable d'aisance, de précision et de clairvoyance, une fresque, ample et ambitieuse, retraçant cent ans d'évolution de la société britannique en particulier, du monde en général. Des étudiants antinazis de la Rose Blanche éliminés par le régime hitlérien au temps du père allemand d'Alissa à la chute du mur de Berlin en passant par la crise des missiles à Cuba ou encore par le nuage de Tchernobyl, des excès du libéralisme thatcherien au Brexit mais aussi, plus largement, à la prise de conscience de la vulnérabilité de la planète, tous les baby-boomers retrouveront en ces pages l'écrin historique de leur propre parcours de vie.

S'il est ici question de leçons, ce n'est sûrement pas de vie, alors que, balle dans le flipper de la vie, chacun pourra, comme l'auteur et ses personnages, entre ironie, tendresse et nostalgie, calquer son propre itinéraire sur la vitre de l'Histoire, mais, sans conteste, de génie littéraire, confirmant, s'il en était besoin, la place de choix occupée par Ian McEwan dans le paysage littéraire britannique et mondial. » (Cannetille)

PLACE FURSTENBERG DE LORRAINE FOUCHET

« Jeune romancière, Amélie est très proche de sa soeur jumelle Marie. Elles ont grandi avec leur père qu'elles adoraient, le célèbre comédien de théâtre Hubert Saint Jean, brusquement disparu il y a dix

ans. Depuis, Amélie le fait revivre à travers ses livres ; Marie, elle n'a plus jamais prononcé son nom. Un jour lors d'une signature dans une librairie, une inconnue s'adresse à Amélie en lui parlant de son "grand frère". Amélie la détrompe, elle a une soeur, aucun frère. Pourtant la jeune femme insiste, elle est formelle.

Parce que Marie ne veut rien entendre, Amélie mène l'enquête sans elle, épaulée par Mimmo, le vieux voisin rescapé des camps. Et elle découvre avec stupéfaction que leur père a bien eu un fils avant elles.

Alors, avec Mimmo et malgré l'opposition farouche de sa jumelle, Amélie se lance sur les traces de son frère dans l'espoir fou de le retrouver en lui leur père et de ranimer le temps du bonheur, quand ils vivaient tous trois la vie de bohème, dans leur appartement joyeusement foutraque de la place Furstenberg, à Paris.

Une quête semée d'embûche, d'émotions et de belles surprises... »

LES EXPORTES DE SONIA DEVILLERS :

« Alors que le régime communiste verrouillait hermétiquement les frontières, les grands-parents de Sonia Devillers quittèrent la Roumanie en 1961. Ces juifs de l'intelligentsia roumaine arrivèrent les mains vides à Paris et n'évoquèrent jamais de leur passé que leurs meilleurs souvenirs. Pourtant, la Roumanie fut, aux côtés des nazis, l'un des pays les plus zélés de la Shoah. Pourtant, quinze ans après la fin de la guerre, ils durent tout quitter et repartir de zéro dans l'exil. Intriguée par les blancs de son histoire familiale, l'auteur s'est lancé dans sa reconstitution, exhumant avec stupéfaction l'effarant et infamant trafic d'humains auquel, dans le plus grand secret, la Roumanie se livra de 1958 à 1989.

Ce n'est que depuis quelques années, avec l'ouverture progressive des archives de la Securitate, le Département de la Sécurité de l'État roumain, que le secret le mieux gardé du monde communiste commence à filtrer : pendant trente ans, des juifs furent troqués au prix fort contre du bétail - des porcs reproducteurs principalement - et du matériel agricole, nécessaires au sauvetage d'une agriculture rendue exsangue par la collectivisation. Les livres de comptes précisément tenus témoignent des transactions dont Nicolae Ceausescu se félicita en ces termes : « Les juifs et le pétrole sont nos meilleurs produits d'exportation ». Plus discret pour la vitrine communiste qu'une vente rémunérée directement en devises, l'échange d'humains contre des bestiaux et des équipements s'effectuait sous l'égide d'un passeur, Henry Jacober, un juif slovaque devenu homme d'affaires à Londres, et qui, bien loin d'un nouvel Oskar Schindler sauveur de juifs victimes du communisme roumain, s'en enrichit grassement, surtout lorsque Israël conclut les plus gros deals pour se peupler.

Ainsi, après avoir échappé de justesse à la Shoah dont le récit rappelle les pires moments en Roumanie, tellement oblitérés par le régime communiste que l'Histoire n'a principalement retenu que les neufs derniers mois de la guerre passés aux côtés des Alliés, les grands-parents de l'auteur, appliqués à se fondre parmi l'élite et les citoyens modèles de leur pays, finirent quand même par tout perdre, menacés et spoliés avant de servir de monnaie d'échange, expulsés quand le rideau de fer interdisait normalement de partir.

Entre récit intime et enquête journalistique, la narration de cet exil qui ne ressemble à aucun autre dévoile salutairement une ignominie restée cachée, qui vient honteusement s'ajouter,

après la Shoah, à l'infinie tragédie des persécutions infligées aux juifs. Une histoire aussi douloureuse qu'inconcevable... » (cannetille)

BEYROUTH SUR SEINE DE SABYL GHOUSSOUB :

« Lorsque le narrateur décide de questionner ses parents sur leur pays d'origine, le Liban, il ne sait pas très bien ce qu'il cherche. La vie de ses parents ? De son père, poète-journaliste tombé amoureux des yeux de sa femme des années auparavant ? Ou bien de la vie de son pays, ravagé par des années de guerre civile ?

Alors qu'en 1975 ses parents décident de vivre à Paris pendant deux ans, le Liban sombre dans un conflit sans fin. Comment vivre au milieu de tout cet inconnu parisien quand tous nos proches connaissent la guerre, les attentats et les voitures piégées ? Déambuler dans la capitale, préparer son doctorat, voler des livres chez Gibert Jeune semble dérisoire et pourtant ils resteront ici, écrivant frénétiquement des lettres aux frères restées là-bas, accrochés au téléphone pour avoir quelques nouvelles. Très vite pourtant la guerre pénètre le tissu parisien : des bombes sont posées, des attentats sont commis, des mots comme « Palestine », « organisation armée », « phalangistes » sont prononcés dans les JT français.

Les années passent, le conflit politique continue éternellement de s'engrener, le Liban et sa capitale deviennent pour le narrateur un ailleurs dans le quotidien, un point de ralliement rêvé familial. Alors il faut garder le lien coûte que coûte notamment à travers ces immenses groupes de discussion sur WhatsApp. Le Liban, c'est la famille désormais.

Incisif, poétique et porté par un humour plein d'émotions, *Beyrouth-sur-Seine* est une réflexion sur la famille, l'immigration et ce qui nous reste de nos origines.

Né à Paris en 1988, dans une famille libanaise, Sabyl Ghoussoub tient la chronique littéraire *Quoi qu'on en lise* dans le quotidien francophone libanais *L'Orient-Le Jour*. De 2011 à 2015 il a dirigé le Festival du film libanais à Beyrouth. En 2019, il a été commissaire de l'exposition *C'est Beyrouth* à l'Institut des Cultures d'Islam de Paris. Il a participé à l'ouvrage *Le Liban n'a pas d'âge 1920-2020* qui a été publié aux éditions Bernard Chauveau en novembre 2020. En 2018, il publie aux éditions de l'Antilope *Le nez juif*, puis *Beyrouth entre parenthèses*, mention spéciale France-Liban 2020.

Peinture vibrante et fantasmée d'un Liban toujours plus martyrisé que sa diaspora recrée dans le quotidien de foyers reconstruits dans l'exil comme autant de minuscules parcelles détachées de la terre-mère et au travers de vastes communautés en ligne, ce livre est aussi pour l'auteur un cheminement très personnel, une réflexion existentielle sur ses origines, son identité et son appartenance. On le referme le cœur serré pour tous les Libanais dont l'actualité ne finit plus de prolonger le calvaire, et plein d'affection pour ses si humains personnages ». ((bibliosurf)

Coups de cœur déjà cités dans nos précédents comptes rendus :

- **LES 1000 TALENTS D'EURIDICE GUSMAO DE MARTHA BATHLHA (compte rendu du 22.2.2024)**
- **LE SILENCE DES REPENTIS DE KIMI CUNNINGHAM GRANT (compte rendu 11.1.2024)**
- **LE PETIT ASTRONAUTE DE : EID (BD) (compte rendu du 22.2.2024)**
- **LES LETTRES D'ESTHER DE CECILE PIVOT (compte rendu du 22.2.2024)**

Nous vous rappelons les deux titres à lire pour notre rencontre du jeudi 11 avril :

DARWYNE DE COLIN NIEL

ELEANOR OLIPHANT VA TRES BIEN DE GAIL HONEYMAN

Nous vous souhaitons à toutes de Bonnes fêtes de Pâques.

A bientôt



Catherine et Evelyne

-